

# LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France	Un an . . . . . 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an . . . . . 8
	Six mois . . . . . 3			Six mois . . . . . 4
	Trois mois . . . . . 1 50			Trois mois . . . . . 2

## Soyons Nous-Mêmes! NI DREYFUSIENS NI ESTERASHIENS

### RICHE GRÈVE DE VANNIERS



#### DÉRIVATION!

Jusqu'ici, chaque fois que les chefs de file de l'opinion, les raccrocheurs de la politique, les chieurs d'encre des quotidiens avaient essayé d'emballer le populo dans quelque fourbi malpropre et décevant, les anarchos s'étaient fichus en travers.

Toujours ils avaient eu le nez assez creux pour rester EUX-MÊMES : campés en dehors de tous les clans politicards, où la galette est l'unique signe de ralliement, leur attitude intransigeante faisait honte aux vendus.

Et foutre, c'était un riche soulagement que de reluquer, au milieu de l'avachissement général, restant fermes et inébranlables dans leurs convictions, conscients de la besogne à faire, une trifouillée de zigues d'attaque que les vilénies de l'heure pré-

sente éceuraient. Ils étaient le point fixe, le lumignon, pouvant faire retrouver sa route au populo revénu au bon sens, au sortir de l'ahurissement où l'avaient jeté des entraîneurs roublards.

Cette attitude des anarchos n'avait rien que de naturel : ayant en égal mépris toutes les putaineries de la politique — si enfarinées ou maquillées qu'elles soient — il était compréhensible qu'ils s'en tinsent à l'écart, reportant leurs activités sur les questions économiques et sociales, les seules vraiment passionnantes, car elles sont la trame de la vie.

Dans bougrement de circonstances, alors que tant d'autres — faute d'une conviction forte — se laissaient balloter par les événements, eux avaient su préserver leur individualité de promiscuités dégueulasses.

Rester soi est d'ailleurs autrement mariale que de s'acoquiner avec des ennemis qui vous font risette.

En opérant ainsi, les anarchos n'avaient donc d'autre mérite que celui de la clairvoyance.

Par exemple, quand vint le Boulangisme au lieu de se coller aux fesses du cheval noir du général, ou de se laisser remorquer, accrochés aux saucisses gouvernementales, ils restèrent en dehors.

Ce qui ne veut pas dire qu'ils se roulèrent les pouces!

Foutre non! Ils s'époumonnèrent à clamer au populo — trop souvent sourd, hélas! — qu'il se foutait le doigt dans l'œil et que, quel que fût le vainqueur, il serait le dindon de la farce.

Et ils avaient bougrement raison, nom de dieu!

Le Boulangisme a passé et rien n'a changé.

—o—

Voici, maintenant, qu'un avatar du Boulangisme nous menace : pour dérouter le populo, lui faire oublier sa mistoufle, l'empêcher de ruminer au chambardement social, les bourgeois nous foutent dans les guibolles la question Dreyfusienne et Esterhazienne.

Sur cette putainerie il y a des tendances à se diviser, — kif-kif on se divisa pour le Boulangisme.

En cette occurrence, la tactique des anarchos est toute indiquée : laisser les Dreyfusiens et les Esterhaziens se bouffer le lard si ça les amuse et expliquer au populo que nous serions bougrement tourtes de fiche notre grain de sel dans pareille trouducuterie.

Que voulons-nous ?

Que le vieux monde soit un brin chambardé, afin que puisse fleurir une société galbeuse où le parasitisme sera inconnu et



où, sans patron, gouvernants, juges ni prêtres on se la coulera douce.

Y a-t-il des chances d'activer le mouvement en nous foutant aux trousses, soit des Esterhaziens, soit des Dreyfusiens ?

C'est une pipe !  
Pour s'en convaincre il n'y a qu'à examiner les éléments qui composent les deux cliques :

Les Esterhaziens ne sont qu'un ramassis de cafards et de réacs, ralliés sous l'aile de Méline; avec eux marchent tous les empapoulés du socialisme crétin, le cuirassier De Mun en tête. Si cette séquelle braille « au voleur ! » en signalant les juifs, c'est afin de nous détourner d'examiner leurs poches, gonflées de butin populaire.

Chez les Dreyfusiens sont nichées pas de sangsues opportunistes et panamitardes. Outre le Scheurer-Kestner qui a mis 60 ans à découvrir l'existence du huis-clos, il y grouille des abominables crapules du calibre de Trarieux et d'Yves Guyot; là aussi frétille l'odieuse fripouille de Reinach qui, en 1894, était un des plus enragés contre les anarchos. Ah, foutre, l'infest morpion n'était pas contre le huis-clos à l'époque ! Il voulait qu'on condamne les anarchos à la muette et qu'on les exécute idem.

« Ce qui frappe le plus profondément l'imagination des hommes et surtout des foules, bavait-il dans un rapport servi en janvier 1894 aux bouffe-galette de l' Aquarium, ce n'est pas ce qu'on voit, c'est l'invisible, et l'inconnu seul est plein de terreurs. Cette puissance du mystère que les religions ont si bien comprise, la justice, elle aussi, peut en user et chercher dans un intérêt social, à en faire son profit. »

A qui cet animal fera-t-il gober que l'amour de la justice l'a seul poussé à s'embarquer avec les Dreyfusiens ?

On en peut dire autant du massacreur Gallifet qui, lui aussi, marche avec la racaille Dreyfusienne.

Va-t-il prétendre que le huis-clos l'horripile ?

En 1874, quand le monstre faisait massacrer, en tas et sans jugement, les Communnards vaincus, il était moins à cheval sur la légalité.

Comment diantre les bons bougres pourraient-ils faire un choix et se prononcer pour ou contre les Dreyfusiens ou les Esterhaziens ?

Non ! Non !  
Entre ces deux hordes de fripouilles nous n'avons pas à prendre parti.

C'est même fumier !  
Or, c'est avec un sacré épatement que j'ai vu le *Libertaire*, dédaignant cette attitude, marcher pour Dreyfus, sous prétexte de protester contre le huis-clos.

Comme je l'ai seriné la semaine dernière, il y a, dans les chiourmes républicaines, une tapée d'innocents en faveur de qui nous pouvons faire campagne.

Parmi les seuls copains il y a déjà une belle brochette : Lorian, Meunier, Chevry, Courtois, Monod, etc.

Sans compter Etiévant qui, quoique libre encore, est, pour un article du *Libertaire*, sous le coup de la relégation.

Pour saler le copain, les chats-fourrés du comptoir correctionnel n'ont pas eu besoin de huis clos. Et, mille tonnerres, on aura beau dire et beau faire, sa condamnation à la relégation, pour un délit d'opinion, quoiqu'elle se soit opérée sans l'aide du huis clos me paraîtra toujours autrement monstrueuse que la salaison de Dreyfus.

Pourquoi donc le *Libertaire* s'emballe-t-il contre le huis clos ?

Est-ce que, en retour, Reinach, Yves Guyot et Trarieux vont réclamer l'abolition des lois scélérates et la libération des pauvres bougres que je viens de citer ?

La peau !  
Pourtant, le *Libertaire* s'emballe... et ferme, nom de dieu !

A preuve le becquet que je découpe dans son dernier numéro :

« Ces infatigables semeurs de haine, (les Esterhaziens) ont à ce point ravagé l'opinion, que les plus indépendants, les plus respectés, LES PLUS ILLUSTRES DE LA NATION ont été couverts de calomnies, assaillis d'insultes, menacés dans leur vie, pour avoir osé prétendre qu'un juif condamné pouvait bien l'avoir été sans preuves et sans raison !

« C'est ainsi que les PICQUART, les FORZINETTI, les SCHEURER-KESTNER, les Zola, et tous ceux qui s'affirment avec eux furent dénoncés féroceement aux fureurs populaires... »

« LES PLUS ILLUSTRES DE LA NATION... » voilà une façon de parler qui m'écorche bougrement l'oreille. — mais passons, sans chercher la petite bête.

Quels sont ces ILLUSTRES ?  
On nous en nomme quelques-uns :

PICQUART, un galonnard et, qui plus est, un des anciens chefs de l'espionnage au ministère de la guerre. Un joli merle !

FORZINETTI, qui a cessé son hideux métier de directeur de prison, non de sa propre initiative, mais parce que la gouvernance l'a saqué.

SCHEURER-KESTNER, un exploiteur féroce qui fait crever de faim ses ouvriers et qui, en sa qualité de cornichon sénatorial a voté les lois scélérates.

Déjà, quoique la fermentation Dreyfus-Esterhazienne ne soit guère vieille, on en constate les résultats : on oublie l'accaparement du pain, on fiche au rancard les questions sociales et les ragougnasses de politique pure reviennent sur l'eau.

Cette semaine, dans l'Aisne, il y a eu une grève de vanniers — l'une des plus caractéristiques de ces derniers temps — et cette grève galbeuse a passé inaperçue, noyée sous la marée !

Et pourtant, malgré qu'on ait chauffé le populo à blanc, il a les pieds nickelés : il ne marche pas !... ou du moins il marche très peu.

Clémenceau, un des plus enragés Dreyfusiens, l'avoue à regret :

« Le populaire, je l'avoue, écrit-il, a paru plus tardif à s'émouvoir... Victime de tous les dénis de justice, que lui importe un nouvel acte d'arbitraire et d'iniquité dans le camp de ses maîtres, au détriment de l'un d'eux ? C'est le redressement total qu'il rêve... »

Et il n'a pas tort ce bon POPULAIRE, comme dit Clémenceau, de ne pas vouloir se faire casser la gueule pour Dreyfus !

Parfaitement ! Qu'importe au populo que les jean-foutre de la haute se dévorent entre eux ? Il n'a que trop souvent pris part à leurs chicanes et je suis bougrement content qu'il commence à n'en plus être ainsi.

Clémenceau le regrette — moi pas !  
Il est vrai que Clémenceau a des idées tout plein spéciales sur la Révolution.

Au 18 mars 1871, on le voit, bon apôtre, essayant de sauver la mise à Clément Thomas et à Lecomte, — des galonnards, ces deux fusilleurs, kif-kif Dreyfus.

Ce jour-là, il en fut pour ses jérémiades, le populo ne l'écouta pas !

Depuis lors, Clémenceau n'a guère appris ce qu'est une Révolution — ce qu'elle doit être pour triompher :

« La vraie révolution, affirme-t-il, est faite quand l'esclave, plus grand que son maître, découvre qu'il doit la justice même à ses torturateurs. Cette générosité sublime, le peuple, instinctif, l'éprouve à des heures qui passent... »

Les belles sornettes !  
Ah oui, parlons-en de la SUBLIME GÉNÉROSITÉ du populo !  
Mieux serait de dire SUBLIME PANTOUFLERIE !

C'est justement cette garce de générosité qui, chaque fois que le populo a essayé de fiche les pieds dans le plat, l'a fait trébucher et l'a recollé sous la coupe de ses maîtres. Entre le populo et les dirigeants, il n'y a pas, il ne peut y avoir, un lien de justice : la Force seule décide !

La Justice ?  
Un hameçon auquel le populo a trop mordu !

Désormais, quand les bons bougres rouspéteront, ce ne sera pas au nom d'une quelconque justice !

Quand le sanglier fait front à la meute qui le pourchasse, ce n'est pas au nom d'une vague justice qu'il étripe quelques-uns de ses assaillants...

La Justice, nous nous asseyons dessus !  
Et c'est justement, monsieur Clémenceau, parce que nous affirmons qu'entre le populo et ses maîtres il n'y a aucun rapport de justice ni de solidarité que nous nous foutons autant de Dreyfus que d'Esterhazy !

## LE MEETING DE TIVOLI

Le *Libertaire* avait organisé samedi dernier, un meeting contre le huis clos.

A relever seulement les jaspinages de Tortelier et de Girault ; les deux copains ont chiquement parlé et clamé qu'ils se foutent autant de Dreyfus que d'Esterhazy.



## Victoire de Prolos

Les mécaniciens anglais se font encenser par tous les jean-fesse de la haute : ces sales moineaux vantent le calme archi-plat et bêtas de cette grève gigantesque ;

Calme meurtrier qui va conduire les grévistes à la défaite après six mois de mistouffe et le gaspillage d'un magot colossal.

Que j'en ai entendu, des bons bougres, ronchonner : « Ah, nom de dieu, si nous avions les millions des mécaniciens, on ne se contenterait pas de la journée de huit heures ; c'est la Révolution qu'on foutrait en branle... »

Je crois que les camaros qui ruminent ainsi se fichent le doigt dans l'œil : une Révolution ne se fait pas à coups de millions.

Le capital n'est le nerf de la guerre que pour les bourgeois.

Pour le populo, c'est pas ça !  
Pardienne, si on avait eu les 25 millions qu'auront bientôt gaspillés les anglais... si ce n'est davantage... il ne faut pas déduire de mon raisonnement qu'on aurait dû les fiche à l'égout.

Turellement, il y aurait eu de la riche propagande à faire avec !

Mais il ne faut pas raisonner ainsi : si les millions ont afflué dans la caisse de la grève des mécaniciens, c'est justement parce que cette grève — malgré toute la portée sociale de l'application de la journée de huit heures — ne voulait changer rien à l'alignement social actuel et n'effarouchait pas les millionnaires.

Le Capital est conservateur par essence — il ne se galvaude donc pas dans des aventures révolutionnaires.

L'échec de la grève des mécaniciens — qui est proche, hélas ! — va prouver, irrémédiablement, l'impuissance du Capital pour terrasser le Capital.

On a beau dire et beau faire, tant qu'une grève se cantonne sur le terrain capitaliste, la déconfiture des prolos est au bout : les patrons, blindés de coffres-forts, sont à l'abri ; ils n'ont qu'à digérer en regardant les pauvres turbineurs s'anémier à vue d'œil.

Les patrons mécaniciens anglais, pris au dépourvu par la grève, eurent d'abord l'air d'accepter les huit heures ; ils terminèrent leurs com-



mandes livrèrent ce qu'ils avaient à livrer, puis, quand ils virent l'horizon déblayé ils foulèrent leurs ouvriers à la porte en leur disant : « Désormais, au lieu de huit heures on fera neuf heures; si ça vous déplaît, housto! du balai... »

Et la grande association de malfaiteurs patronaux, qui s'était cimentée dans l'ombre, apparut toute-puissante : à l'heure actuelle, chaque semaine, une demi-douzaine de gros exploiters ferment leurs bagnes, jetant des milliers de prolos sur le pavé.

Or, il ne vient pas à l'idée des mécaniciens de contester le droit de propriété que s'est arrogé le capitaliste!

Le singe commande et le prolo obéit!

Maintenant, il y a même pire : les patrons mécaniciens ayant constaté que leurs grévistes résistent, grâce à la solidarité des prolos des autres corporations, ruminent d'englober tous les exploiters dans une gigantesque association. Et cette association aurait pour but immédiat d'interdire à tous les prolos de venir en aide à n'importe quelle grève, avec menace de *lock out*, c'est-à-dire de renvoi général et de fermeture des bagnes où se feraient des souscriptions pour la grève.

En un mot, c'est les capitalistes se mettant en mesure d'accabler les prolos à la grève générale.

Voilà le plan que les exploiters anglais cherchent à fiche en pratique.

Ah, mille bombardés, si une telle scélératesse germaient dans des hures de patrons français, mince de chabanais!

L'annonce seule d'un tel projet foutrait le popolo en révolte.

Y a pas de pét que, par le bon plaisir patronal, on se laisserait réduire à l'affamement général : on ne barguignerait pas et on forcerait les capitalistes à démissionner vivement.

—o—

Mais, foutre, assez ruminé sur l'Angleterre!

Jaspignons un brin de ce qui se passe chez nous, en France.

J'ai déjà dit deux mots de la grève des vanniers d'Etréaupont, — grève farcie d'enseignements et que le maboulisme Dreyfusien et Esterhaziens a noyé totalement.

Par le temps qui court, voici la maudite politique qui nous enlise à nouveau : cette saloperie reprend le dessus et les questions sociales tombent dans le trente-sixième dessous.

Que des prolos fassent du chambard et clament — non seulement leur droit à la vie — mais encore leur droit à l'aisance, voilà ce qui devient une question oiseuse.

Il paraît qu'il est beaucoup plus passionnant de s'emballer pour ou contre Esterhazy et de se taper dans le nez, tandis que sergots et gardes municipaux forment galerie.

On ne marche ni contre la police ni contre le gouvernement!

Vieux jeu, ces attitudes!

Aujourd'hui les Esterhaziens marchent contre les Dreyfusiens et les Dreyfusiens foncent sur les Esterhaziens.

Quelle triste chérie, nom de dieu!

Pour nous changer d'air un brin, parlons donc, les bons bougres, de la grève des vanniers.

Les fistons n'ont pas eu besoin, kif-kif les mécaniciens d'Angleterre, d'aligner une brochette de millions pour partir en guerre contre leurs exploiters.

Ils ont simplement retroussé leurs manches!

Et la lutte n'a pas traîné six mois!

Afin de n'être pas taxé d'exagération, je découpe dans le drap de lit panamitard, le *Temps*, le récit de la grève et je le colle nature sous le blair des camaros :

Un négociant en vannerie de l'Aisne, M. Bahaut, avait refusé dernièrement une augmentation de salaire à ses ouvriers. Les ouvriers vanniers de la région résolurent de le contraindre par la force, au besoin, à accorder ce que demandaient ces ouvriers. Dans ce but, ils se rassemblèrent avant-hier, au nombre de trois cents environ, aux abords de sa fabrique, à Etréaupont. Ils nommèrent des délégués qui s'abouchèrent avec M. Bahaut et lui demandèrent de signer l'engagement de payer les paniers le

même prix que les autres marchands, et de ne plus faire aux ouvriers une retenue de cinq pour cent.

M. Bahaut, ayant refusé de signer, les vanniers se mirent à crier : « Il signera ou nous brûlerons sa maison! » Et, préférant des menaces contre le négociant, ils essayèrent de pénétrer dans ses magasins, dont la gendarmerie d'Etréaupont gardait les issues. Après deux heures de bagarre la force publique, renforcée par une ronde de gendarmes venus de Vervins, parvint à repousser les manifestants.

Mais, vers trois heures, les vanniers de Marly, circonscription de Guise, vinrent se joindre à leurs camarades d'Etréaupont et l'attaque des magasins recommença aux cris de : « Tuons-le! A mort Bahaut, canaille! etc. »

Les gendarmes réussirent, non sans peine, à défendre les portes de la maison, mais à la nuit tombante les manifestants, se portant sur les derrières de la fabrique qui donnent sur des herbage, firent pleuvoir une grêle de pierres sur la toiture, brisèrent toutes les fenêtres et commencèrent à arracher les grillages qui servent de clôture de ce côté. La situation devenait critique lorsqu'arriva heureusement le sous-préfet de Vervins, prévenu par estafette, avec une forte escorte de gendarmes. Il parvint à ramener le calme dans les esprits en obtenant de M. Bahaut qu'il signât l'engagement de ne pas opérer de retenue sur le salaire de ses ouvriers jusqu'au 10 février prochain. Les manifestants se sont alors seulement dispersés.

Et voilà, y a pas à chercher midi à quatorze heures!

C'est ce que les géomètres expliquent quand ils disent que « la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre... »

Par exemple, un jean-foutre mariolle c'est le sous-préfet! L'animal a tout de suite vu de quoi il retournerait et, au lieu de faire front, il a bavé à l'exploiteur : « Capitulez pour un mois... D'ici quatre semaines, vous aurez le temps de vous retourner, d'organiser la défection parmi les prolos, de semer la haine et la zizanie parmi eux... Et puis, on aura le temps de vous protéger... »

Le sous-préfet aura-t-il raison?

On verra ça!

Il est certain que si le patron pouvait arriver à diviser ses prolos en Dreyfusiens et en Esterhaziens, il n'aurait pas à chercher d'autre joint : il aurait cause gagnée!



### CHOUETTE DÉMÉNAGEMENT

Ces jours derniers, dans plus d'un quartier, la CLOCHE DE BOIS a carillonné ferme, nom de dieu!

Y a plus d'un probloc qui a entendu son tintement.

Par contre, y a bougrement trop de vautours qui ont empoché les roues de derrière et les pièces d'or que les pauvres bougres de locatos leur ont aboulé en se saignant aux quatre veines.

Quelle sale habitude a le popolo!

Mille tonnerres, il serait temps que ça passe de mode!

Mais voilà, on est routiniers en diable et, parce que nos paternels se sont tués à la peine pour gaver leurs proprios, on continue le fourbi.

Y a-t-il rien de plus cruche que cet esprit d'imitation tout à fait bécasse?

Je ne crois pas, mille pétards!

Certes, quand vient l'époque du dégraissage, on y trouve un sacré cheveu, on groume un tantinet, mais ça ne va guère plus loin.

Pourtant, de ci, de là, de riches fistons la trouvent mauvaise et, ayant les pieds nickelés, ils ne marchent pas pour gaver leur probloc.

Un gas de ce calibre perchait, avant le terme, rue d'Hautpoul, à la Villette.

Le pauvre bougre, n'ayant pas d'oseille à fiche au proprio, va trouver l'animal — non pour lui emprunter de la braise — mais uniquement pour lui expliquer sa situation.

Oh, il n'avait pas d'intentions méchantes!

Il n'en était pas de même du vautour, nom de dieu!

Dès que ce gros ventru a su que son locato ne pouvait pas cracher la galette, il s'est foutu dans une colère faramineuse. Puis, aussi pratique que crapuleux, il s'est calmé pour dire au prolo que :

dès le lendemain, il enverrait les huissiers saisir son bazar, après quoi lui-même viendrait choisir les bibelots dont il autoriserait le déménagement.

Le vautour voulait se payer en nature!

Mais, il avait tablé tout seul...

Quand le bon bougre a eu sondé les intentions de ce porc, il s'est éclipsé et comme un homme averti en vaut deux, il n'a pas barguigné : en un rien de temps, il a eu recruté une flopée de riches frangins et leur a expliqué de quoi il retour-nait.

Pour ne pas effaroucher le pipelet, les gas ont campé dans la piole si bien que, le lendemain, à six heures du matin, ils n'ont eu qu'à déguerpir : les baluchons étaient faits et les bois tout prêts à être emportés.

Alors, la procession a commencé!

Chacun s'est collé une bricole sur le râble et, aïe donc!

Le pipelet s'est fichu à brailler pire que trente-six mille putois; mais, comme ses gueuleries n'empêchaient pas le déménagement, il y a mis un bouchon et est allé réclamer la protection des sergots qui, pas loin, arpentaient le trottoir.

Le cloporte en a été pour ses frais de salive.

Les sergots lui ont expliqué que c'est pas leurs oignons et que les chichis entre vautours et locatos sont de la compétence des huissiers.

Ça fait, ils se sont plantés sur le trottoir en face et, rigoleurs, ils ont assisté au déménagement.

Peut-être prenaient-ils une leçon... afin de payer leur probloc, itou!

Et le déménagement a continué dar-dar!

Tout allait au mieux, l'opération tirait à sa fin quand la proprio s'amène. Turellement, elle commence à japer...

Ne voulant pas se laisser écorcher — pas plus les oreilles qu'autre chose — par cette guenon, un bon fleu, finaud, a profité de l'occase où elle glapissait au milieu de la loge du pipelet pour donner un tour de clé à la porte.

Ça fait, y a plus eu d'arias et le déménagement s'est terminé cliquement.

Quand tout le branle-bas a été terminé les fistons se sont payés le luxe de rapporter les clés au concierge, tout en s'excusant de l'avoir dérangé d'aussi bonne heure.

Par exemple, mince de trompette qu'a dû faire le vautour quand il a su le fourbi! Il a dû en avoir une crise de rage...

### EXPULSION CRAPULEUSE!

Le déménagement à la cloche est une solution pour les bons bougres qui ne sont pas dans la mistouffe noire.

Solution négative, toute momentanée qui ne résout rien et ne change rien à l'alignement social.

Mais, supposez un purotin qui, ayant dégringolé au fin fond de la dèche, n'a plus de turbin, ni un pétot en poche.

Si ce malheureux déménage à la cloche de bois, où ira-t-il?

A la rue,

Et de là au bloc!

Ça n'a rien d'attrayant, nom de dieu!

Donc, pour celui-là, la question se pose autrement. Comme toutes ses bricoles et ses meubles se sont évanouis, morceaux par morceaux, les uns filant au bric-à-brac, les autres chez MA TANTE, il n'a pas à craindre d'être saisi par les chicanous. Par conséquent, il aurait tort de déménager à la cloche.

Mieux vaut qu'il fasse la nique au proprio et qu'il lui gueule : « J'y suis! j'y reste...! » Si le probloc veut prouver qu'il est le maître il faudra qu'il foute les recors et le quart-d'œil en branle et dépense soixante-quinze ou quatre-vingts francs.

C'est là que git le lièvre, nom de dieu!

Si tous les locatos se foutaient dans le citron de ne pas décarer des turnes où ils perchent — malgré les renauderies du vautour — que pourraient ces chameaux?

Il n'y aurait pas assez de chicanous et de quarts-d'œil pour procéder à l'expulsion des récalcitrants et, en outre, les proprios finiraient par la trouver mauvaise car ils seraient obligés de dépenser en frais bougrement plus de galette qu'ils n'en ratisseraient.

Nous n'en sommes pas là, voilà le chiendent!

Ceux qui, par le temps qui court, à de rares exceptions, se font expulser — le font parce qu'ils ne peuvent faire autrement.

Ainsi, l'autre jour, à Puteaux, c'est arrivé à une pauvre vieille, la mère Périn.

La malheureuse n'a pas toujours été dans la mouffe et c'est surtout grâce aux rosseries familiales qu'elle a dégouliné dans la plus affreuse mistouffe.

Issue de famille bourgeoise, elle eut le tort — à



ce que prétendirent ses parents — d'en pincer pour un turbineur. Pour couper court à ces relations on la maria à un bourgeois quelconque qui, peu après le mariage, s'éclipsa avec la dot.

Toutes ces canuleries affectèrent la bonne femme : elle perdit la boule et fut enfermée pendant plusieurs années.

A sa sortie, la malheureuse battit une purée intense et elle ne dut sa subsistance qu'à une bonne bougresse — pas riche, turellement ! — qui lui refilait la croustille de temps en temps. Elle perchait dans un infect galetas que, jusqu'à ces derniers temps, elle avait réussi à payer à peu près, avec les quelques sous recueillis en mendigottant.

Vint un jour où la pauvre vieille ne put plus casquer du tout. Alors, elle pria la copine de s'occuper de la placer dans une turne ou hospice quelconque.

La bonne bougresse se décarcassa. Elle s'en fut chez le quart-d'œil qui se déclara incompetent — sauf pour foutre la visiteuse au bloc ! En effet, comme la copine s'indignait qu'on laissât clampsier une malheureuse sans lui venir en aide, le commissaire la menaça de l'entouler, si elle ne fermait pas son bec.

A la mairie, où la bonne bougresse alla ensuite, on l'envoya rebondir ; ce n'est qu'à l'Assistance Publique qu'on daigna l'écouter et lui promettre d'ouvrir une enquête.

Les choses en étaient là quand trois types bien frusqués se présentèrent chez la copine et lui demandèrent après la mère Périn ; dans sa naïveté, la bonne femme crut avoir affaire aux délégués de l'Assistance et elle les conduisit au galetas de la pauvre vieille.

C'était l'huissier ! Les trois requins de terre venaient pour expulser la mère Périn.

Et, malgré les protestations de la copine, malgré les larmes de la vieille, ces sagouins foutirent la malheureuse à la rue.

Ainsi, voilà une pauvre vieille qui en a enduré de toutes les couleurs, qui a souffert de toute l'organisation sociale : famille, propriété, justice.

Et des chicanous viennent, au nom d'un crapuleux vautour, la fiche à la rue !

Par exemple, s'il est permis à des bourriques de martyriser tant et plus un être humain, il est défendu à quiconque de tarabuster les animaux.

Il y a une société protectrice des chevaux, des chiens, des chats, etc., — mais rien de pareil n'existe pour les mistouffiers.

Et foutre, il n'est pas à souhaiter que pareille société existe.

C'est au populo à se protéger lui-même, nom de dieu !

Or, n'est-il pas écoeurant que des faits pareils à l'expulsion de la mère Périn s'accomplissent sans que la moutarde monte au nez du populo ? Mille tonnerres, que faut-il donc !

## PETIOTES JOIES

### Correspondance d'un bourgeois (Suite)

*Lepurhotte (Ain).* — Votre indignation est ridicule... Vous vous plaignez d'être condamné pour vol d'un pain, tandis que les panamistes sont acquittés ! Mais — soyez impartial ! — est-ce que ceux que vous appelez les panamistes avaient volé un pain?... Répondez !

*Lambroche (Eure).* — Il dit que l'herbe est verte?... Et vous prétendez qu'elle est rouge?... Battez-vous en duel (tous deux autant que possible !) Celui qui blessera l'autre aura raison....

*Un très pur individualiste.* — Il est évident que si vous trouvez dans votre chemin un obstacle, un morceau de rocher par exemple, il vous sera incomparablement plus facile de le déplacer seul qu'avec l'aide de plusieurs camarades... ça crève les yeux !... Mais que voulez-vous ? les communistes ne le comprendront jamais !...

*Lapoche T....* — Bien raisonné ! Continuez à payer le plus d'impôts que vous pourrez.... Plus l'Etat est riche, plus les individus qui le composent sont heureux !... Reçu 5 francs pour S. M. Félix Faure.

*Un militaire.* — Votre frère l'officier, dites-vous, n'a pu obtenir que le numéro 1749 sur la liste des aspirants espions allemands (service de France) ? Ça prouve que toutes les carrières sont encombrées !...

Pour copie conforme :  
Le Malfacteur de semaine :  
GEORGES-GEORGES.

## Derniers Tuyaux

Comme je donne le dernier coup de fion au canard, voici qu'arrive une nouvelle :

Etiévant, exaspéré par les persécutions dont il a été victime a blessé gravement trois sergots, au poste de la rue Berzélius.

Il est certain que si, quand, il y a quelques mois, Etiévant est sorti de prison, la police ne l'avait pas traqué, le mettant dans l'impossibilité de trouver du travail,

Si, d'autre part, il n'avait pas été condamné aussi iniquement à la relégation,

Ce qui vient d'arriver ne se serait pas produit. Donc, policiers et juges peuvent se flatter d'avoir armé Etiévant !

## VIEILLE MAISON A DÉMOLIR

PAR EUGÈNE POTTIER

*Voyez ce bâtiment doré,  
Des badauds si fort admiré,  
Mais de solidité factice.  
Cave tassant, gros mur fendu,  
L'étayer serait temps perdu.  
Cette propriété,  
Croule de vétusté,  
Il est temps qu'on la démolisse !*

*Un banquier loge à l'entresol :  
Là, de l'industrie et du sol,  
Il pompe tout le bénéfice.  
Des lingots que l'usure y fond,  
Le tas monte jusqu'au plafond.  
Cette propriété,  
Croule de vétusté,  
Il est temps qu'on la démolisse !*

*Un spéculateur au premier,  
En baisse égorgeant le fermier  
De la grêle se fait complice.  
Le mur fait ventre sous le grain,  
Pour vendre, il attend... qu'on ait faim.  
Cette propriété,  
Croule de vétusté,  
Il est temps qu'on la démolisse !*

*Une belle aux yeux lucratifs  
Attire au second les oisifs,  
Son luxe y chatouille le vice ;  
Concerts et bals, dans la saison,  
Font la nuit trembler la maison...  
Cette propriété,  
Croule de vétusté,  
Il est temps qu'on la démolisse !*

*Au-dessus pèse un gros rentier.  
De naissance il fait ce métier.  
Mange, boit, prend de l'exercice.  
Sans impôt, ce bon citoyen  
Consomme en paix, ne produit rien.  
Cette propriété,  
Croule de vétusté,  
Il est temps qu'on la démolisse !*

*Toute une famille à l'étroit  
Grelotte sans pain sous le toit,  
Déjà le père est à l'hospice ;  
Par la tuile ouverte, la mort  
Se glisse avec le vent du nord...  
Cette propriété,  
Croule de vétusté,  
Il est temps qu'on la démolisse !*

*Un grand corps de garde est en bas,  
Ces pauvres diables de soldats  
Bâillent en faisant leur service.  
La sentinelle nuit et jour  
Y garde en vain monsieur Vautour...  
Cette propriété,  
Croule de vétusté,  
Il est temps qu'on la démolisse !*

## A Coups de tranchet

**Deux victimes du huis-clos.** — Tous les v-t-en-guerre en faveur de Dreyfus continuent à ne pas piper mot des deux forçats innocents qui moisissent toujours à la Centrale de Melun : Léger et Jamet, accusés de viol.

Eux aussi, les deux pauvres bougres, furent jugés à huis-clos.

Il se peut très bien que si leur jugement s'était dévidé avec le train-train ordinaire leur innocence eut sauté aux yeux.

Pourquoi les chieurs d'encre qui s'emballent si carrément contre le huis-clos ne font-ils pas du bacchanal en faveur de Léger et de Jamet ?

Parce que c'est des prolos et qu'ils n'ont pas de pognon !



### CHEZ LES GUEULES NOIRES

La grève qui mijotait depuis une kyrielle de semaines à Drocourt, un patelin du Pas-de-Calais tout farci de charbon, a éclaté l'autre semaine.

Les gueules noires, exaspérés par une exploitation effrénée se sont enfin rebiffés et ont plaqué le turbin. Ce qu'il y a eu de caractéristique dans cette grève c'est que les femmes qui, de coutume, retiennent les hommes, les pistonnent pour qu'ils continuent à turbiner ont, au contraire, excité les gas à la révolte.

Les bonnes bougresses ont été rudement chouettes !

C'est qu'aussi, les mineurs étaient écorchés on ne peut plus. Si bonnes poires qu'ils soient, ils ont fini par s'apercevoir que les garces de lois prétendues protectrices des prolos, ne sont jamais observées. Ça les a foutu a ressaut, et ça se comprend.

Si les types avaient le nez tout à fait creux et les boyaux de la citrouille déblayés de préjugés ils en concluraient qu'il est bougrement superflu d'entretenir des bouffe-galette pour fabriquer des lois qu'on n'applique jamais et de goberger des sangsues administratives pour veiller à ce que les cochonnes de lois en question ne soient jamais exécutées.

Mais voilà, quoique les gas aient du tempérament et du biceps, ils ont peu confiance en eux-mêmes et ils s'en rapportent trop à des phraseurs qui leur font prendre des étrons gelés pour des lampes Davy.

D'après la loi, quoiqu'un prolo soit criblé de dettes, autant qu'une écumoire de trous, y a pas mèche de lui ratiboiser plus que le dixième de son salaire.

Ça, c'est la loi. Mais foutre, dans la pratique il n'en va pas ainsi ! Les capitalos savent parfaitement que cette loi est un atrape-nigauds et ils n'y attachent aucune importance.

Par exemple, le jean-foutre qui est directeur des mines de Drocourt, un chacal que les zigues à la redresse ont surnommé VOLE-MICHE, fait retenir sur la paie des mineurs :

Primo, le loyer de la cambuse concédée par la Compagnie ;

Deuxième, toutes les sommes dues par les prolos à des fournisseurs — troquets et épice-mards.

Tant et si bien que, le jour de Sainte-Touche le mineur est vite réglé : il palpe peau de balle et balai de crin ! Il peut même se considérer comme rudement bidard s'il n'est pas redevable à la Compagnie.

De la sorte, le prolo est sous la continuelle domination des exploiteurs : les crapulards se sont alignés pour lui couper toutes relations et tout appui, afin qu'il soit vis-à-vis d'eux, kit-kif une chiffe vivante, incapable de résistance si l'envie lui vient de se rebiffer.

—o—

C'est une sacrée ficelle, le VOLE-MICHE ! Il sait s'aligner pour ratiboiser les mineurs dans les grands prix : les turnes que louent les pauvres bougres appartiennent à la Compagnie ce qui fait que les déménagements à la cloche de bois sont un fourbi bougrement cotonneux.

Et, non contente de se payer elle-même, la Compagnie vole ses locatos le plus qu'elle peut : chaque fois que l'un d'eux déménage on lui retient seize francs, pour payer le blanchissage et le nettoyage de l'ancien local.

Outre ça, le salaire est, à Drocourt, inférieur à celui payé dans les autres mines.

A force d'être plumés, les gueules noires ont donc fini par la trouver mauvaise : ils se sont fichus en grève !

Illico, la gouvernasse a expédié une centaine de pandores pour mater les grévistes. Si elle n'a pas envoyé de troubadès c'est uniquement parce qu'il y en a des foulitutes, casernées à un saut de puce et, qu'avec le chemin de fer, on peut faire radiner en quelques quarts d'heure.

Turellement, les chats-fourrés ont prêté aide et assistance aux exploiteurs : une dizaine de grévistes ont été condamnés par le tribunal d'Arras, pour entraves à la liberté du travail.

Par contre, y a pas de pet qu'ils poursuivent le matador de la Compagnie, le jean-foutre VOLE-



Mieux pour avoir enfreint la loi sur les retenues de salaires.

—o—

Si les exploiters de mines ne gagnaient pas des monacos en quantité, ils pourraient chercher des excuses à leur rapacité. Ce n'est fichtre pas le cas !

Les Compagnies gagnent un argent fou.

Jugez-en, les bons bougres :

Les actions de la Compagnie de Lens, sur lesquelles il fut versé 300 balles par action, valent aujourd'hui, chacune, 3,500 francs.

Celles de Drocourt ne sont cotées que 4.595 francs.

C'est tout de même chouette, quoique moins fantastique que l'augmentation des actions de Lens.

Or, qui donc a fait monter ces garces d'actions ?

C'est-y les actionnaires en restant au coin du feu, bien actionnés à digérer, ou bien les mineurs qui se sont crevés à la peine, pour extraire la houille ?

Y a pas à chercher : c'est les mineurs, nom de dieu !

Et pourtant, tandis que les actionnaires la mènent joyeuse, sans en foutre une datte, les gueules noires se brossent le ventre plus souvent qu'à leur tour, tout en bûchant pire que des négres.

Les charlatans de la haute s'égosillent pour nous faire gober que la richesse étant le « produit du travail » il est tout naturel que les riches soient riches.

Certes, les salauds ont raison quand ils savent que la richesse est le produit du travail.

Seulement, ils oublient de dire que ce n'est pas ceux qui travaillent qui s'enrichissent.

Pour être tout à fait exact, il faut dire : la richesse est le produit du travail du populo accaparé par les bandits de la haute.

—o—

Puisque nous en sommes sur ce chapitre je vais coller sous le blair des camaros quelques chiffres sur la valeur actuelle des actions de Compagnies de mines, en comparaison de leur prix d'émission :

Anzin, le 100 <sup>e</sup> d'action (c'est-à-dire un versement de 5 ou 10 fr. effectué au siècle dernier) vaut . . . . .	5.500 fr.
Bruay, le 20 <sup>e</sup> d'action (soit 20 fr. puisque l'action fut payée 400 balles) vaut . . . . .	1.540 fr.
Aniche, le douzième (soit 40 fr. et quelques sous) vaut . . . . .	13.300 fr.
Bully-Grenay, le sixième (soit 28 fr.) vaut . . . . .	2.900 fr.
Courrières, le dixième (soit trois fr. en gros et en détail !! Il ne fut en effet versé que trente fr. par action) vaut . . . . .	1.770 fr.
Dourges, le centième (soit 7 fr. 50) vaut . . . . .	181 fr.

Hein, les bons bougres comment trouvez-vous le bouillon ? Pensez-vous qu'ils ont fait des petits les maigres monacos que des tripatouilleurs placèrent dans les mines !

Le capital engagé a été remboursé mille fois... dix mille fois... pour une. N'importe, les gueules noires sont toujours les serfs de ce capital : il leur faut donner leur vie pour payer la rente aux feignasses qui ont dans les griffes ces chiffons de papier qu'on appelle des actions.

Qui donc, après avoir ruminé sur de tels exemples, peut encore douter que LA PROPRIÉTÉ C'EST LE VOL ?

—o—

Comme les mineurs de Drocourt avaient l'air d'y aller carrément pour la grève,

Comme les bonnes bougresses poussaient ferme à la roue,

Comme, d'autre part, les exigences des pauvres gas étaient bougrement maigriotes,

L'exploiteur VOLE-MICHE a daigné capituler.

Voici les conditions acceptées :

Primo, les mineurs auront à l'avenir une fiche de paie, au lieu du carnet jusqu'ici en usage qui facilitait trop les comptes à la fourchette ;

Deuxièmement, le salaire des hommes de corvée sera porté de quatre francs cinquante à cent sous ;

Troisièmement, les blessés seront payés au tarif spécial en usage dans les mines et ils ne seront pas traités comme des simples malades ;

Quatrièmement, aucun prolo ne sera renvoyé pour faits de grève.

—o—

Evidemment, la victoire est toujours la victoire !

Ca vaut bougrement mieux que la défaite.

Quoique ça, les mineurs de Drocourt auraient tort de jubiler de leurs succès.

Leur triomphe est mince !

Turellement, c'est très chouette d'avoir fait caner le patron — même pour une foutaise.

Ca encourage à devenir plus exigeants !

Mais foutre, ce que les gas doivent s'introduire dans le trognon c'est ceci : qu'il n'y aura rien de fait tant que la valeur des actions ne sera pas réduite à zéro.

Alors seulement, quand l'actionnaire ne soutiendra plus la grosse part du travail, quand il n'y aura plus d'exploiteurs à gaver, alors y aura du bien-être pour les mineurs.

La mine n'étant plus accaparée par les capitaux, les bons bougres s'aligneront en chœur pour en extraire le charbon avec le moins de dangers et le moins de fatigue possible.

Du coup, le populo naviguera dans l'abondance !

Les parasites s'étant évanouis — bon gré, mal gré ! — on turbinera tous en frangins et nul n'aura besoin de se crever à la peine : le travail, déblayé de tout ce qui le rend aujourd'hui fastidieux, dégueulasse et pénible, sera une gymnastique nécessaire à l'équilibre des muscles.

Mais, fichtre, ça ne viendra pas tout seul : de même que les alouettes ne tombent pas rôties de la lune, de même le bien-être social ne s'amènera pas sans qu'on pousse à la roue.

Il faut de la moëlle, de la jugeotte et de l'initiative, nom de dieu !

Il faut aussi s'éloigner de la politique et des politiciens avec autant de dégoût que d'une charogne où grouillent des foutitudes d'asticots.



### LE GUEULETON DE L'EXPOSITION

Il y a quelques semaines, les chameaucrats emmanchaient des fêtes mirobolantes et, toujours charitables, ils firent annoncer à grands flafas que le bénéf. récolté servirait à payer un gueuleton à tous les prolos qui turbinent sur les chantiers de l'Exposition de 1900.

Ce banquet a eu lieu la semaine dernière, en deux fournées : samedi et dimanche.

Samedi 500 paires de mâchoires, au maximum, étaient présentes ; dimanche, y en a eu environ 700. Au total, 1.200.

Or, sur les chantiers, y a pour le moins 2.000 prolos qui ont reçu la pancarte d'invitation et on peut dire que les 800 qui se sont abstenus d'aller à ce gueuleton l'ont fait par mépris de la charité des riches.

Pour que nul ne puisse refiler son invitation à un purotin, les cartes étaient matriculées et nominales — des cartes de dimensions convenables, kif-kif un certificat d'études primaires.

Plus d'un bon bougre a refusé l'invitation, disant très chiquement : « Je me fous d'un repas pareil, qu'on me donne mon dû et qu'on me fiche la paix !... »

Du gueuleton de samedi, rien à dire : les tuyaux me manquent.

Il n'en va pas de même de celui de dimanche :

Comme dessert on a servi le cinématographe aux gueuletonneurs : une salade de tableaux patrouillards, — la charge de Reischoffen et autres pantouffleries.

Nom de dieu, puisque les jean-foutre en pingaient tant que ça pour les tableaux patriotiques, pourquoi donc n'ont-ils pas servi aux prolos le tableau de la reddition de Metz par Bazaine ou celui — très patriotique aussi — du baptême du fusil Lebel à Fourmies ?

A cette défilade de trouducuteriers chauvins, quelques moules à fautes ont seuls joué du battoir ; ce qui a dominé c'est les clameurs de « Vive la Commune ! Vive l'Internationale ! A bas les frontières ! Vive l'humanité ! »

Mais, ça a été une autre paire de manches quand le grand mec de l'Exposition, mossieu Picard, a voulu que les prolos trinquent à la santé du tannant Félicie et de je ne sais quelle bourrique ministérielle. Ça a été un feu d'artifices d'éclats de rire, entrelardés de huées, avec pour bouquet, des cris de « Vive la Sociale ! »

Si les jean-foutre de la haute avaient escompté la reconnaissance du ventre, ils se sont fouillés dans les grands prix !

D'ailleurs, ce gueuleton a été un fricottage monstre, à preuve : les chameaucrats ont fait sonner bien haut qu'il y avait 35.000 balles environ de disponibles pour le gueuleton.

Où est passé toute cette braise ?

Supposons qu'on ait gaspillé cent sous par tête, à 2.000 prolos ça fait 10.000 balles....

Et le reste ?...

Oh, les prolos ne se gourrent pas ! Ils savent que ce pognon n'est pas perdu pour tout le monde ; en vertu du précepte bien connu « charité bien ordonnée commence par soi-même ! » les gros matadors de l'Exposition se partageront le gâteau.

Ca ne fera jamais qu'un petit Panama à ajouter à la série !

\*\*\*\*\*

### CHEZ LES ALLUMETTIERS

Depuis quelques semaines la gouvernaille a distribué — bougrement à contre-cœur — dans les débits de Paris, des boîtes d'allumettes sans phosphore.

Seulement, crapules comme tous, les jean-foutre de l'administrance se sont alignés de façon à en dégoûter le populo : sur la boîte a été collé un frottoir dégueulasse, inventé pour faire rater les nouvelles allumettes.

En outre, il est recommandé de frotter à tour de bras, ce qui a pour résultat de casser la souffrante ou de faire décrocher, avant l'allumage, la tête inflammable.

Or, sans frotter fort, l'allumette TRIOMPHE flambe sur n'importe quoi et elle a cette supériorité qu'elle s'allume *même mouillée*. Si, d'autre part, on essaie de la faire flamber sur un frottoir de souffrantes suédoises, elle prend feu mirifiquement.

Pas une ne rate.

Donc, pour que le populo plaque les souffrantes phosphorées et adopte illico les allumettes TRIOMPHE il suffisait de coller un frottoir de suédoises.

Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ?

Pour dégoûter le populo, simplement !

L'amour de la routine est pour beaucoup dans ces manigances crapuleuses, et aussi l'amour des pots-de-vin ! Les marchands de phosphore graissent rudement la patte à un tas de chena-pans de la haute et les crapulards ne sont pas sûrs que les marchands des matières nécessaires à la fabrication des allumettes TRIOMPHE casqueraient également et ils concluent : « Mieux vaut tenir que courir ! »

Que les prolos des allumettes en pâtissent et en deviennent nécrosés, ces mecs-là s'en contre-fichent !

Y a aussi une autre raison : les souffrantes TRIOMPHE sont d'un prix d'achat tout à fait épolant de bon marché ; il faudrait forcément arriver à les vendre à meilleur compte — et ça diminuerait l'impôt qu'indirectement l'Etat nous soutire sur les allumettes.

Ainsi, ici comme en tout, la gouvernance se révèle abominablement crapuleuse.

### OHÉ, LES BONS FIEUX

Reclamez partout

## L'ALMANACH

DU

# Père Peinard

Pour l'année crétine 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite ; Ruminades sur le calendrier ; Dévidage des mois ; Pluie d'étoiles, éclipses et marées ; les Saisons ; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique ; les Cabots de la haute ; le Sabottage ; la Fabrication de l'or et des pierrieres ; l'Inquisition moderne en Espagne ; les Hordes de trimardeurs ; Sergot, poésie ; le Distinguo du « tien » et du « mien » ; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique ; l'Autorité tue l'amour ; le Pacte de Famin

GRAVURES. — Liberté ! l'Automne ; l'Hiver ; le Printemps ; l'Été ; Rien pour tous, tout pour un (extrait du « Postillon » de Munich) ; le Veau d'or ; le Pédaleur et le Capitalo (extrait de « The Coming Nation ») ; journal de la colonie Ruskin ; l'Inquisition : la noyade, le fouet et le bâillon, le grillage des chairs, l'arrachage des ongles, l'écrabouillage des parties sexuelles ; Germinal ! Gessler vit encore ! dessin de Rodol ; la Misère en gibus et en redingue ; le Paysan, dessin de A. Willette ; le Mariage moderne ; le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du « Cri de Paris »).

PRIMES AU GRAND ŒIL. — SUR LEUR DEMANDE LES ACHETEURS DE L'ALMANACH RECEVRONT PENDANT UN MOIS, LES Temps Nouveaux, LE Père Peinard.

EN OUTRE, L'ALMANACH CONTIENT UNE INVITATION A L'ŒIL POUR LE Théâtre Civique.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.





### Le meilleur torche-cul

Ollioules. — Décidément, dans le Var, le prestige du suffrage universel est bougrement en baisse.

Lors des élections consulaires les commerçants firent la grève électorale : aucun d'eux ne se présenta au bureau de vote.

On pouvait supposer que ce mépris pour les torches-culs électoraux n'était pas l'opinion de tous les habitants.

La preuve vient d'être faite, nom de dieu ! Dimanche dernier, une élection devait avoir lieu pour compléter le conseil cipal.

Résultat : il n'y a eu ni candidats, ni votants. Une seconde convocation va être faite et il faut espérer que ça sera kil-kif bourriquot.

Ce qui serait encore plus rupinskof c'est, quand viendra la grande foire électorale d'Avril, qu'il y ait disette de bulletins dans les urnes.

Un bulletin de vote fait un si mirifique torchecul, qu'il est vraiment incompréhensible qu'on l'utilise à autre chose.

Gargantua qui, raconte Rabelais, avait par longue et curieuse expérience, inventé le moyen de se torcher le cul, le plus seigneurial, le plus excellent, le plus expédient qu'il fut jamais, ignorait le bulletin de vote.

Le bougre avait essayé de tout : de feuilles de chou, d'orties qui lui fichèrent la caquesangue, de serviettes d'avocats, d'un cachenez, de chapeaux à poil et à plumes, de pantoufles et d'un tas d'autres engins plus ou moins torcheculatifs.

En fin finale, il s'était fixé sur un oison bien duveté qui, assure-t-il, communiquait au boyau culier et autres intestins une volupté mirifique.

Eh foutre, j'affirme sans craindre le démenti de personne que si Gargantua eut connu les bulletins de vote il les aurait adoptés illico et les aurait tenus pour les plus espatrouillants des torchecroupions.

Peut-être, vu sa taille gargantuesque, le bougre eut-il préféré les affiches électorales — mais c'est le même blot ! Donc, nous qui sommes des mirmidons, que pouvons-nous dégouter de mieux que le bulletin de vote ?

Rien, foutre !  
C'est le torchecul idéal.

### Canuleries de roussin !

Liévin. — Le pays houillier est empoisonné de pestaille, commissaires de police ordinaires et spéciaux qui n'ont d'autre dada que de canuler le populo.

Ces bourriques se croient tout permis et, sous prétexte de sécurité publique, ils inventent des réglementations extraordinaires.

Voici un échantillon :

Il y a quelques mois, un jeune mineur — baptisons-le Anatole — se chamailla avec sa femme, au point que celle-ci le plaqua et retourna dans sa famille.

Au bout de quelque temps, le prolo amena chez lui une compagne.

Le quart-d'œil apprit la chose et dressa procès-verbal au mineur, sous prétexte qu'il exerçait la profession de logeur en garni, sans déclaration préalable.

Je voudrais bien savoir si cette sale bourrique a dressé procès-verbal au curé de la localité et l'a considéré comme logeur, parce qu'il a une bonne à faire tout... et le reste ?

Un beau jour, Anatole dut aller faire ses vingt-huit jours. Sa femme en profita pour radiner au domicile conjugal où elle trouva la compagne de son mari. Au lieu de se creper le chignon, les deux bonnes bougresses s'entendirent à merveille et restèrent ensemble.

Quand Anatole rappliqua, tout d'abord il fit la gueule... voulut choisir, mais ne sut comment s'y prendre.

Tirer à la courte paille lui parut un mauvais joint. Si bien que, après réflexion, il se décida à garder les deux femmes.

Sur ce, le quart-d'œil revint dresser procès-verbal, toujours pour défaut de déclaration de logeur.

Ah, nom de dieu, si j'avais été à la place des deux bonnes bougresses, je lui en aurais servi des déclarations — avec le manche à balai !

Les choses ont continué leur petit train-train... Les journaloux du lieu, au lieu de protester

contre cette inquisition policière se sont bornés à jacasser l'histoire, avec des allusions à la clé. Ils ont raconté que la légitime aurait dit à une voisine : « Ça ne me fait rien du moment que j'ai min compte... » Et tous de conclure qu'Anatole est un bon coq.

C'est le cas de dire que ces chieurs d'encre ont foutu leur nez où ils n'avaient que faire ! Ils auraient dû laisser les trois amoureux agir à leur guise et passer le quart-d'œil à la trique pour le rôle arbitraire qu'il a joué dans l'histoire.

### Intolérance cafarde

Roubaix. — Le copain Marchand, une des victimes de l'intolérance cléricafarde, qui fut arquépincé l'autre dimanche, au cours de la bagarre provoquée par les enragés du crétinisme qu'offusque la vente des canards anarchos, vient de passer en jugerie à Lille.

Les chats-fourrés lui ont administré quatre mois de prison.

Il est superflu de faire remarquer aux bons bougres que les provocateurs de la bagarre n'ont pas été inquiétés.

Bien au contraire, ils furent protégés par la rousse : si la ficaille intervint dans la bagarre ce ne fut que pour secourir la cléricanaille qui passait à l'astique.

Si, au lieu d'être les plus forts — quoique les moins nombreux — les copains eussent été les plus faibles, la police se serait gardée d'intervenir.

C'est ce que les républicains appellent la justice distributive !



Aux Etats-Unis, les jean-foutre de la haute ont des façons d'entendre la liberté et la dignité humaines qui n'ont rien de champêtre.

Ces nom de dieu de chameaux ont fait beaucoup de tam-tam avec l'abolition de l'esclavage proprement dit.

Eh, turellement, ils l'ont abolie pour la frime.

Le salariat que subissent aujourd'hui les nègres des plantations de sucre est plus dur que leur ancien esclavage et ça ne leur fait pas une belle jambe que d'avoir été élevés au sort des prolos blancs.

Outre ça, l'esclavage — tout ce qu'il y a de pur esclavage ! — est encore pratiqué, pour les blancs et les noirs indistinctement, avec toute l'abomination et la crapulerie des négriers du vieux temps.

C'est surtout dans les Etats du Sud, et principalement dans la Floride, que cette ignominie fait florès.

Voici : dans ces patelins, pour économiser la dépense de pénitenciers, de prisons et de garde-chiourmes, les autorités de l'Etat ont adopté l'usage de céder les condamnés aux travaux forcés, pour la période de leur peine, au dernier enchérisseur.

Y a pas longtemps, à Albion, dans la Floride, quatre cent trente hommes, femmes et enfants, noirs et blancs, ont été vendus pour la somme de 21.000 dollars (105.000 francs) ; le capitalo qui a rafflé ce bétail humain les emploie aux travaux d'exploitation de gisements de phosphates.

Et foutre, il est inutile d'ajouter que ces pauvres bougres sont traités pire que des galériens : ils sont tarabustés à coups de trique par les exploiters et leurs garde-chiourme et martyrisés de toute façon.

C'est abominable, nom de dieu ! Mais foutre, les bons bougres, ne supposez pas que de telles horreurs ne se pratiquent qu'en Amérique : y a pas besoin de sortir de France pour voir l'esclavage en vigueur.

Que sont les pauvres bougres, parqués dans les prisons, où ils triment épouvantablement pour un entrepreneur qui a acheté le privilège de les exploiter ?

Rien autre que des esclaves ! Que sont les condamnés aux travaux forcés qui râlent à la Nouvelle-Calédonie et que l'administration loue à des exploiters qui les utilisent dans les mines de nickel ou dans des plantations ?

Des esclaves, toujours des esclaves !

Italie. — Quoique les Italiens soient bougrement molasses ils paraissent radement moins avachis que nous.

Au fait, ils n'ont pas grand mérite, s'ils ne sont qu'un peu moins avachis que nous — car nous avons une couche épaisse, nom de dieu !

Ainsi, sans remonter au déluge, ces derniers mois, nous avons subi l'accaparement du pain sans piper mot.

Il est vrai que, — comme compensation, — voici qu'on s'emballa pire que des touffoques pour ou contre Dreyfus.

Pauvres de nous ! Je disais donc que les Italiens sont autrement moins ramollis : y a pas de semaine où, de ci de là, n'éclate quelque émeute.

Ces jours derniers c'est à Ancône qu'il y a eu du chambard.

Les volatiles de la municipalité ayant voulu augmenter le prix du pain, illico le populo s'est fichu en branle : dès le matin quelques centaines de bonnes bougresses ont manifesté devant la mairie, puis les hommes ont rattaché.

Mossieu le maire a essayé de calmer les manifestants avec un discours. Ça n'a pas pris ! Alors on a essayé de la troupe....

Les manifestants ont été refoulés. Mais le grabuge n'a pas été fini pour ça : le populo s'est répandu dans les rues et a cassé les vitres aux magasins des richards.

Y a eu des tamponnages entre la police et les manifestants et — chose trop rare — pas mal de roussins ont trinqué !

Et ça continue !...

### Création d'une Colonie Communiste en France

Les lecteurs du Père Peinard ont lu l'appel que nous avons fait pour recenser les partisans d'une colonie communiste en France. Le résultat en est superbe, au moins cinq cents camarades verraient la tentative avec joie.

Devant un tel chiffre, devant des volontés aussi nettement exprimées, nous n'avons plus qu'à entrer dans l'action. C'est ce que nous faisons : si ce n'est avec l'enthousiasme d'hommes qui ne voient aucune difficulté, c'est du moins avec tout espoir de les vaincre.

D'ailleurs, les camarades qui veulent ou faire partie de la communauté, ou l'aider selon leurs moyens, sont aussi des clairvoyants ; ils ne se leurrent point, mais ils ont pour eux le courage et le profond dégoût qu'inspire la vie dans la société actuelle ; ils feront l'impossible pour créer la communauté et la faire vivre. A côté de nous, quelques littérateurs sont décidés à encourager l'initiative et, par leur plume, à attirer l'attention sur elle.

D'aussi bonnes dispositions de toutes parts nous facilitent la voie : tâchons d'en profiter et de prouver que les hommes peuvent vivre heureux dans le communisme anarchique.

Il n'y a plus qu'à réunir le capital que nous pourrions constituer entre nous et, à cet effet, nous ouvrons une souscription, comme nous y engageons les camarades, afin de pouvoir se réunir dans la colonie ayant les chances en mains. A côté de notre effort personnel, l'attention que soulèveront les littérateurs précités fera tomber dans l'escarcelle communiste quelques billets qui seront bien nécessaires.

Quant à moi, je mets tout ce que j'ai : cent francs, et cherche à intéresser au sort de la colonie tous ceux qui, en dehors de nous, verraient d'un bon œil la tentative de travailleurs conscients.

Que l'on fasse donc parvenir les adhésions, les conseils et les souscriptions pour la création communiste à Georges Butaud, 4, passage Boiton.

### LIBRAIRIE SOCIOLOGIQUE

Rue Thévenot, près du boulevard Sébastopol

Un copain vient d'ouvrir une boutique de librairie où sont en vente toutes les publications libertaires et d'économie sociale.

Les camarades feront bien de s'y fournir et d'y amener leurs amis afin que cette entreprise de propagande puisse tenir.

### Communications

#### Paris

— Bibliothèque Sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi, réunion. Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du "Père Peinard" ou chez Lille, rue Durantin.

N. B. — Tous les jeudis, les camarades qui désirent prendre des volumes sont avisés que la Bibliothèque est ouverte de 8 h. à 10 h.



Jeunesse Anarchiste XV<sup>e</sup>, chez Béra, 116, boul. de Grenelle.  
Dimanche 23, à 8 h. 1/2, causerie par un camarade sur la grève et le sabotage; chants révolutionnaires.  
Dimanche 30, causerie par le camarade Prost sur l'abstention.  
— Groupe d'études sociales des Libertaires des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> arrond., 161, avenue Parmentier, salle Belpaire. Réunion tous les lundis, à 9 h.  
— Groupe d'Etudes sociales du XIII<sup>e</sup>, 101, avenue d'Italie. Tous les vendredis, à 8 h. 1/2.  
— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XIII<sup>e</sup>. Les camarades se réunissent le samedi à 9 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.  
— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Genève.  
— Groupe Communiste du XIV<sup>e</sup>. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Ouest.  
— Le *Récueil de la Butte*, réunion tous les lundis à 9 h. du soir, au siège social, salle Moreau, 1, rue Ste-Marie.

**Banlieue**

PUTEAUX. — Un groupe d'anti-proprios est en formation, le porteur des journaux libertaires indiquera aux bons bougres le lieu et la date de la première réunion.  
NOGENT-SUR-MARNE, LE PERREUX. — Les copains sont priés de se rendre le dimanche 23 janvier, à 2 h. de l'après-midi, chez Mallét, 101, Grande rue, à Nogent.  
SAINT-DENIS. — Bibliothèque Sociale. Nous prions les journaux et revues libertaires de vouloir bien nous faire le service.  
Envoyer au compagnon Louis Grandidier, 1, rue Pierre-Béguin.  
IVRY-SUR-SEINE. — Le Groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.  
GENNEVILLIERS. — Les libertaires se réunissent le jeudi, à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.  
AUBERVILLIERS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion à la Bibliothèque sociale, 11, rue des Ecoles.  
Les camarades qui ont des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

**Province**

ROMANS. — Les copains trouveront le *Père Peinard* et toutes les publications libertaires chez le copain Belle, cafetier, quai des Luzernes, Bourg de Péage.  
LIMOGES. — Le camarade Baran, 3, bou. Saint-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.  
On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.  
— La Jeunesse Libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, restaurant Brousseau, 3, place du Champ de Foire.  
Dimanche 23, le camarade Beure traitera les sujets suivants: Individualisme, Naturianisme, Anarchisme, Communisme.  
— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubis; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.  
ROUBAIX. — Dimanche 23, soirée familiale suivie de bal, Brasserie Libertaire, 78, rue de Nouveaux, au bénéfice de la *Cracache*.  
LILLE. — Dimanche 23, réunion des copains, salle de la Liberté, 21, rue de la Vignette.  
SAINT-ETIENNE. — Les camarades sont invités à une réunion, samedi 22, café de la Marine, place de la Grenette.  
Le camarade Fauvet traitera: l'Expropriation  
SAINT-QUENTIN. — Les journaux et toutes les publications anarchistes sont en vente chez le camarade Massey, 6, rue du Jeu de Paume, qui crie en ville et porte à domicile.  
CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.  
TROYES. — Montperrin, rue de Gournay, 65, vend et porte à domicile le "*Père Peinard*" le "*Libertaire*" et les "*Temps Nouveaux*", ainsi que les brochures libertaires.  
NIMES. — Les libertaires se réunissent le samedi, dimanche et lundi, café Dayre, 22, rue de la Vierge.  
Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.  
— Le "*Père Peinard*", l'*"Almanach du Père Peinard"* et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 7 h. 1/2, café de la Terrasse.  
AMIENS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion de tous les camarades, au Cent de Piquet, faub. du Cours.  
REIMS. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.  
EPINAL. — Un groupe d'études sociales vient de se former à Epinal. Les camarades désireux d'assister à

ses réunions n'ont qu'à s'adresser au copain Loquier, 25, rue Rualménil.  
Les camarades qui pourraient envoyer bouquins et brochures pour la bibliothèque du groupe n'ont qu'à les adresser à Loquier.  
MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.  
— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.  
— Jeudi 27, à 9 h., place Sadi Carnot, bar de l'Alhambra, conférence par les camarades Chantemesse et Chaumel sur le Machinisme et la Propriété.  
LE MANS. — Les lecteurs du "*Père Peinard*", des "*Temps Nouveaux*" et du "*Libertaire*" se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.  
TARARE. — Le "*Père Peinard*" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.  
TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.  
En vente aussi, la brochure: les "*Variations guesdistes*".  
GAP. — Le "*Père Peinard*" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

**Extérieur**

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.  
— Le cercle « la Neutralité » invite les camarades de la province à assister au Congrès régional qui se tiendra chez Schleich, 85, quai Orban, le deuxième dimanche de février à 10 h.  
Pour tous renseignements, s'adresser au camarade G. Thomas, rue F. S. Servais, Liège.  
— Dimanche 23, à 5 h., au Cheval Blanc, place du Marché, conférence par G. Thomas.  
Sujet: la Vérité sur les Révolutions.  
CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.  
VERVIERS. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

**Petite Poste**

P. Beauhe. — J. Châlon-sur-Saône — P. Lille. — M. Sancère. — M. Troyes. — O. Toulon. — C. Nice (par M.). — M. Roybon. — Coop. Lyon. — G. Carmaux. — G. Jailleu. — C. Dijon. — L. Bordeaux. — H. Spring Walley. — D. Marchienne. — M. Rennes. — B. Sedan. — S. Roubaix. — A. Estagel. — R. Tournai. — N. Eurville. — F. St-Denis. — B. Denain. — L. Mézières. — B. Roanocke. — V. Nîmes. — G. Genève. — G. Lausanne. — A. Niort. — L. et F. Amiens. — Z. Torino. — M. Saint-Nazaire. — H. Le Mans. — O. Elbeuf. — P. Breuille. — P. Bordeaux — E. Reims — Reçu règlements, merci.

Les camarades qui connaîtraient une place de graveur sur cylindres pour étoffes sont priés d'écrire au camarade Latut, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères, rue de la République, Marseille, qui se mettra en communication avec eux.

**POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD :**

REIMS. — Thomas 0.25, un camarade Liégeois 0.30, Copréau 0.25, Liénard 0.15, Defossez 0.30, Delpierre 0.20, Foudrinier 0.50, Hardouin 0.10. Total 2.05.  
NIMES. — *Souscription des libertaires nîmois*: Victor Guiraud 0.40, B. Armand 0.20, Barrial 0.20, un ami Libertaire 0.20, un copain 0.20, un égorgé de bourgeois 0.20, vu 0.20, X. 0.15, une jeune écolière 0.10, son papa 0.20, un révolté 0.20, un bouiffe 0.20, un déchard 0.10, les bourgeois dans la merde 0.15, un bourgeois qui vous la fera manger 0.10, que les cendres leur servent de poison 0.20, merci 0.20, pour que les raticheons soient sous cent pieds dans la merde 0.10, je ne veux pas que l'on m'emmerde 0.10, un anarcho 0.10, écosuré 0.20, un révolté qui dit « vache » aux femmes bourgeoises 0.10, une jeune écolière qui dit « vache » à ceux qui ne se révoltent pas 0.20, un copain 0.10, un copain 0.20, Bouguy 0.20. Total 4.50.  
CETTE. — S. Ernest 0.50, G. Louis 0.50, R. Pierre 0.50, Jean sans Terre 0.50, Ch. Faure 0.30, C. Joseph 0.50, Cast. 0.50, X. 0.10. Total 3.40.  
MARSEILLE. — Collecte à la soirée familiale, salle Boucard, le 24 déc., 1 fr.  
LE MANS. — Un calicot 0.50, un quincaillier 0.75, un bonnetier 0.75, un mercier 0.50, un potache 1 fr., un camelot 0.40, ma tante 0.50, un chineur 0.35, un marchand de plats 0.60, un bistrot 0.30, une protistuee pas comme moi 0.50, trois charretiers 0.60, un qui voudrait les curés dans la merde 0.45, pour l'idée 3 fr. Total 10 fr.  
TRÉLAZÉ. — Germinal 0.15, timme 0.25, Marianne 0.25, clatrons 0.15, une copine de Trélazé 0.20, un révolté 0.50, Mercier 0.20, un révolté 0.20, Armand 0.20, Oger un copain 0.20, un malheureux 0.10, un révolté 0.50, Pous-au-cul 0.20. Total 3.50.  
LA FORET, collecte entre copains 5.00.

LA SEYNE, collecte entre camarades 2 fr.  
PRESSEVILLE. — W. 0.50, B. H. 0.50, M. A. 0.50. Total 1.50.  
PONTOISE. — Un ennemi de l'autorité 0.50, une gueule noire 0.50, un camarade qui en pince pour la liberté 0.10, Je ne veux pas qu'on m'emmerde 0.50, une abonnée 0.50, un qui voudrait vivre sans bourgeois 0.50, un libre-penseur 0.50, un qui veut l'abolition des curés 0.20, un anarchiste 1.70. Total 5 fr.  
P. Briettes 0.50, M. Bradford 1 fr., G. G. 1 fr., Un copain 15 fr.  
M. Sancerre 0.50, H. Spring Walley 0.75, L. Aubervilliers 0.25.

**En vente aux bureaux du Père Peinard**

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1896 et 1897, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.  
L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).  
*Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemp.*  
VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.  
L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.  
UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine  
AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.  
L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.  
EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.  
LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.  
DÉFENSE D'ETIÉVANT.  
PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.  
LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.  
LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.  
ENTRE PAYSANS, par Malatesta.  
L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.  
*Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemp.*  
NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "*Libertaire*".  
LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.  
POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "*Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes*".  
L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.  
RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.  
MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.  
*Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.*  
LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.  
L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.  
LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.  
PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.  
**Divers**  
LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.  
DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.  
ENDEHORS, par Zo d'Ax, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.  
COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.  
BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.  
GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.  
LA COLLECTION DE LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.  
LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.  
LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.  
*En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80*  
LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.  
LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.  
LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.  
L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.  
LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.  
DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.  
LES JOYEUSÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.  
LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure.  
DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Ax.  
BIRIBI, par Darien.  
LES INQUISITEURS D'ESPAGNE, par Del Marmol.  
PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME, par Jacques Sautarel.  
LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon.  
LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.  
LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.  
ŒUVRES de Bakounine.  
LE SOCIALISME EN DANGER, par Doméla Nieuvenhuis.  
SOUPES, par Lucien Descaves.  
L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus.

**Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.**

Le Gérant : C. FAVIER.  
Imp. C. Favier, 15, rue Lavieville, Paris,





La poufiasse de R. F. suce les doigts de pied à un chameaucratel